Guy Achard-Bayle, Maximilien Guérin, Georges Kleiber et Marina Krulyshin (éds). 2018. *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)* (Limoges : Lambert-Lucas)

Roselyne Koren

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/aad/4827>

DOI: 10.4000/aad.4827

ISSN: 1565-8961

Publisher

Université de Tel-Aviv

Electronic reference

Roselyne Koren, « Guy Achard-Bayle, Maximilien Guérin, Georges Kleiber et Marina Krulyshin (éds). 2018. *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)* (Limoges : Lambert-Lucas) », *Argumentation et Analyse du Discours* [Online], 25 | 2020, Online since 15 October 2020, connection on 17 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/4827> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.4827>

This text was automatically generated on 17 October 2020.

Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Guy Achard-Bayle, Maximilien Guérin, Georges Kleiber et Marina Kruylyschin (éds). 2018. *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)* (Limoges : Lambert-Lucas)

Roselyne Koren

REFERENCES

Guy Achard-Bayle, Maximilien Guérin, Georges Kleiber & Marina Kruylyschin (éds.). 2018. *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)* (Limoges : Lambert-Lucas) 258 p., ISBN : 978-2-35935-269-6

- 1 *Les sciences du langage et la question de l'interprétation* propose des interrogations de fond que l'on peut situer dans la droite ligne d'une catégorie de publications réflexives intitulées « Mais que font les sociolinguistes ? » (Gadet 2004) ou *Mais que font les linguistes ?* (Sablayrolles, Jacquet-Pfau et Pruvost 2005) ou encore « Que cherchent les analystes du discours ? » (Maingueneau 2012).
- 2 Neufs chercheurs s'y livrent, sous la direction de Guy Achard-Bayle, Maximilien Guérin, Georges Kleiber et Marina Kruylyschin, à des interrogations épistémiques sur l'interprétation : Patrick Charaudeau, Catherine Kerbrat-Orecchioni, Jacques Fontanille, Marianne Doury, Michèle Monte, Richard Trim, Philippe Monneret, Esme Winter-Froemel et Georges Kleiber. Tout lecteur qui s'interroge sur la nature, les enjeux, les limites et les risques de l'interprétation, sur la distinction entre sens et signification, sur les rapports entre pratiques interprétatives et compréhension, trouvera dans ce

livre des propositions de réponse variées, étayées avec rigueur et dûment illustrées. Il pourra ainsi complexifier et enrichir ce qui fait et fera sens pour lui dans sa propre pratique de l'interprétation des dires des locuteurs et de leurs interlocuteurs.

- 3 Les quatre co-auteurs de la « Présentation » du volume soulignent d'entrée de jeu que la place de l'interprétation dans les sciences du langage ne va pas de soi. Cela serait dû à la notion elle-même, à la linguistique en tant que discipline, ou à des raisons extralinguistiques. Celles-ci référerait aux relations complexes que l'interprétation entretient, d'un point de vue historique, avec la philologie, l'herméneutique, les sciences de la littérature et la philosophie du langage. Les auteurs accordent toutefois une attention particulière à la fonction du concept d'herméneutique, depuis ses sources grecques jusqu'aux travaux contemporains d'Eco ou de Ricœur. Cette attention traduit la « revendication d'un examen critique des textes » et l'idée qu'il peut être périlleux pour les herménèutes comme pour les linguistes, de « vouloir arrêter le processus d'interprétation » (8-9). Il s'agit donc ici de voir dans l'interprétation un aspect fondamental des mécaniques du sens dans les énoncés, les textes, soit « du sens du sens », abordé « entre linguistique et philosophie du langage, sémantique et pragmatique », mais aussi entre énonciation et (analyse du) discours (9).
- 4 C'est donc le constat du flou qui entoure la notion d'interprétation, et l'hésitation manifestée à l'inscrire dans le programme des sciences du langage, qui ont motivé la décision de lui consacrer un ouvrage collectif. Cette décision constitue l'aboutissement des raisonnements préliminaires suivants : a) ce qui relève strictement du sens et non de l'interprétation, c'est « la prise en compte des instructions ou des contraintes pesant sur les mots ou les relations entre les mots, groupes de mots ou propositions » dans la structure profonde du système du langage, b) ce sont, en revanche, les « paradigmes énonciatifs, pragmatiques, interactionnistes ou l'analyse du discours » (10) qui justifient l'intégration de l'interprétation dans les études lexicales, sémantiques et syntaxiques. La question de l'interprétation devient en fait incontournable dès lors que l'on considère la composante dialogique intersubjective du système du langage comme un constituant fondationnel. On peut alors prendre la mesure de « la dimension polyphonique et dialogique des énoncés », de « la co-construction des énoncés » et de « la fonction structurante » des « paramètres situationnels, contextuels et génériques » (11).
- 5 Cet ouvrage est une invitation à problématiser diverses questions : y a-t-il une place pour l'interprétation en sociolinguistique, psycholinguistique, traductologie, didactique des langues, sémiotique, nouvelle rhétorique et argumentation, traitement automatique des langues sur le plan théorique ou descriptif ? Cette notion est-elle appelée à intervenir dans les sciences du langage « comme supplément d'âme ou béquille pour produire des explications *ad hoc* », pourrait-elle entrer dans les modélisations ? (11)
- 6 Poser ces questions invite en fait l'analyste du discours à prendre connaissance de réponses données par d'autres branches des sciences du langage à ses propres interrogations. « Quelles sont les relations entre interprétation, subjectivité, intentionnalité, rationalité, scientificité ? » Quels sont leurs rapports avec l'extralinguistique, à « l'aune d'une linguistique située, co-énonciative ? » (11), comment traiter la question des ambiguïtés ou des termes polysémiques ; est-il possible de s'en tenir à une interprétation strictement « compréhensive » et d'éviter toute prise de position quelle qu'elle soit ? Existe-t-il enfin, dans une problématique de

l'interprétation, des différences entre le fait de « privilégier l'ordre des signifiés » et celui d'analyser, au contraire, dans la construction de la signification, comme c'est le cas en poésie, les « relations entre signifiants » (12) et donc d'autres modes d'interaction avec les lecteurs interprètes, d'autres modes d'agencement de la cohérence textuelle ?

- 7 L'article de Charaudeau, qui ouvre le volume, interroge les notions de compréhension et d'interprétation qui forment un des couples notionnels fondamentaux de ce volume. Il s'agit en fait, à ses yeux, de distinguer entre deux modes d'appréhension du sens dans les sciences du langage. L'auteur les explore dans un esprit d'« interdisciplinarité focalisée » qui le conduit à rappeler, dans un premier temps, les définitions de l'interprétation dans d'autres disciplines avant de revisiter et d'enrichir les siennes propres (24, v. aussi la note 18). Sont donc interrogées tout d'abord les définitions lexicographiques (22), jugées néanmoins insuffisantes parce que trop floues. On peut en retenir la présentation de la compréhension comme « un acte global résultatif » et l'interprétation comme une série d'opérations. La discussion herméneutique (23-29) remplit en revanche aux yeux de l'auteur une fonction heuristique beaucoup plus importante. Elle relève de la réflexion philosophique, au centre de laquelle se trouve la question de la vérité et celle de la connaissance (25). Compréhension et interprétation sont une affaire de langage fondant le sens (puisque le langage est « constructeur d'un réel signifiant ») et témoignant de « la responsabilité du sujet parlant » (26). Si le langage est en fait, dans l'optique herméneutique, la forme que revêt notre expérience du monde, il est nécessairement opaque. Il n'y a pas ainsi dénégation de la nature factuelle du tsunami, mais conviction que c'est au sujet du discours de tenter de dire, soit d'interpréter, ce que signifient le tsunami et les victimes. La compréhension ne serait pas alors antérieure à l'interprétation ; elle constituerait le résultat de la construction interprétative du « réel signifiant ». Ceci confirme l'un des fondements de la linguistique : le signifié n'est pas le miroir fidèle et exhaustif du réel extralinguistique, mais le fruit d'une construction indissociable de procédures d'interprétation.
- 8 Il y a en l'occurrence une divergence de point de vue avec Dominique Maingueneau, co-directeur avec l'auteur, du *Dictionnaire de l'analyse du discours* (2002). Là où Charaudeau prône une interdisciplinarité focalisée entre l'herméneutique et l'analyse du discours (désormais AD), Maingueneau (2012) se distancie de l'herméneutique et fait l'apologie de la fonction critique inhérente à l'AD. Celle-ci possède, affirme-t-il, « par nature une dimension critique, même quand les chercheurs ne se réclament pas explicitement d'une visée critique » (*ibid.* : § 57) : « L'analyse du discours, sans se prétendre critique au sens habituel du terme, repose sur des évaluations, par la sélection même des énoncés qu'elle étudie. [...] Le seul fait de s'intéresser à tel ou tel corpus est inévitablement un acte de positionnement, l'affirmation d'une importance. Les choix qu'opèrent les chercheurs sont nécessairement liés à des intérêts d'ordres très divers. » Cela le conduit donc à conclure que : « De toute façon, les attitudes ouvertement critiques et non-critiques s'impliquent l'une l'autre. Une bonne analyse critique exige que l'on s'appuie sur une prise en compte précise des fonctionnements textuels ; réciproquement, l'étude du fonctionnement du discours oblige à assumer le fait que le discours n'est jamais neutre, qu'il est toujours porté par des intérêts » (§ 62). Maingueneau voit de ce fait dans l'approche herméneutique un risque de construction partisane lié à la place accordée aux savoirs de croyance ou à des positionnements

idéologiques préalables, alors que l'AD, telle qu'il la conçoit, a pour enjeu des savoirs de connaissance.

- 9 La fonction critique de l'observateur, analyste du discours, est certes évoquée dans la présentation du volume (v. plus haut l'énoncé « revendication d'un examen critique des textes ») et dans quelques articles du volume, mais elle n'y est pas l'objet d'une confrontation avec la fonction de l'interprétation, ce qui est surprenant pour un ouvrage scientifique aussi ambitieux : une telle confrontation aurait pu enrichir et complexifier le travail de définition de la « question de l'interprétation (aujourd'hui) ».
- 10 Le développement interdisciplinaire de Charaudeau le conduit à la question de la « la différence entre *sens* et *signification* » qu'il définit en termes de niveaux d'interprétation (29). Ceux-ci comprennent au départ le niveau du rapport à la vérité référentielle, mais sont inéluctablement articulés, depuis les théories énonciatives et pragmatiques du langage, à la prise en compte du contexte socio-historique des énoncés et des actes de parole interactifs. Tout énoncé est donc aux yeux de Charaudeau gros de potentialités de sens, rebaptisés « *possibles interprétatifs* que le sujet analysant fait émerger de la diversité sémantique » (33). La signification est donc la forme que revêt la mise en mots discursive du sens en situation de communication réelle (36). Elle implique des raisonnements de l'ordre de l'inférence définie en ces termes : opération de raisonnement qui consiste « à admettre une proposition en vertu de sa liaison avec d'autres propositions déjà tenues pour vraies, ou à passer d'une (ou plusieurs) prémisses à une conclusion, comme le font les syllogismes » (37). Le point 5 de la démonstration (36-47) recense les catégories d'inférence suivantes : « les inférences centripètes internes », déduites de l'analyse du sens, les « inférences centrifuges externes » consacrées à l'interprétation de la signification, les « inférences situationnelles » liées à un « *contrat de communication* » (39-42), les inférences interdiscursives et métadiscursives qui sont orientées par les savoirs de connaissance dont l'enjeu est la vérité. La contribution s'achève par l'analyse des liens liant les interprétations à la « situation et au statut du sujet interprétant » (47-50) ou sujet langagier surdéterminé par les contraintes du contrat de communication mais aussi par ses propres caractéristiques sociales et psychologiques et néanmoins guidé simultanément par les « hypothèses qu'il fait librement, rationnellement ou intuitivement, sur les possibilités interprétatives du récepteur » (47). Charaudeau se livre enfin, au moment de conclure, à un questionnement éthique. Peut-on déclarer qu'il y a des interprétations fausses ou incorrectes, peut-on les hiérarchiser en fonction d'une conformité scalaire à la vérité référentielle ou de leur cohérence interne ? Ce type d'évaluation ne dépend pas, affirme-t-il, de normes ou d'axiomes préétablis, mais des accords et des désaccords des « acteurs sociaux eux-mêmes ». Quant à lui-même, c'est au prisme de leur « *cohérence* » qu'il juge la qualité des interprétations, et au regard des outils d'une discipline employés pour l'analyse (51). Ceci le conduit au recensement des risques majeurs que l'interprète risque de courir alors : l'« *anachronisme* », l'« *anatopisme* » ou le renoncement à tenir compte des « caractéristiques des contextes culturels » et l'« *absolutisme* » ou prétention de détenir le monopole de l'interprétation authentique. « L'interprétation par *imputation d'intention* » (52) est le quatrième et dernier risque à éviter. Cette qualification englobe les *a priori* favorables (soit la « *surestime* ») ou défavorables (la « *mésestime* ») souvent à l'œuvre dans le cas des discours politiques ou des propos jugés infâmes. Ce dernier risque serait emblématique : il référerait au combat entre subjectivité et objectivité, à la question de la posture du chercheur ou du critique profane, qui est néanmoins

renvoyée par l'auteur à un autre débat. Mais le fait que Charaudeau recense et désigne ces risques – terme subjectivisé par ce contexte où il a des connotations axiologiques négatives – ne suffit-il pas à lui seul à démontrer que la frontière entre objectivité et subjectivité discursives n'est pas étanche ? Il semble que l'oscillation entre des pôles contraires ne garantit pas la mise en œuvre d'une posture épistémique impartiale dont les savoirs de connaissance auraient le monopole.

- 11 La contribution de Catherine Kerbrat-Orecchioni qualifie d'emblée l'AD comme une activité interprétative. La problématique fascinante du sens, placée résolument par Benveniste (1966 : 126) au centre de la langue y est reformulée en « *interprétation* », terme référant au « *processus* » à son « *résultat* » (56). L'auteure refuse de distinguer entre description et interprétation : décrire un énoncé comme étant une question ou une accusation, une réfutation ou une protestation, c'est déjà l'interpréter (61). Il ne s'agit pas pour autant de laisser « le loup de la subjectivité » s'introduire dans « la bergerie de l'objectivité scientifique » (62). Les observables constituant l'objet de cette approche sont des échantillons de « discours en interaction », ayant pour caractéristique commune d'être co-construits par deux locuteurs au moins, qui « échangent en temps réel du matériel signifiant » (60). L'analyse conversationnelle à laquelle l'auteure va se livrer a donc essentiellement pour caution objectivante la « notion de séquentialité » (62, v. aussi la définition conversationnaliste de l'enchaînement séquentiel, 63). L'interprétation s'applique alors aux actes de parole de deux actants, à un « objet à interpréter » et à un « sujet interprétant », le linguiste, s'il s'agit d'un article de linguistique (*ibid.*). Le jeu de rôles fonctionne ainsi : chacun des participants à l'échange se demande ce que son interlocuteur veut dire afin de pouvoir réagir de façon appropriée. Il revient donc à l'analyste de voir « comment les récepteurs-participants procèdent », afin de reconstituer leur parcours interprétatif et comprendre comment les énoncés sont compris. Il s'agit donc d'un processus de « compréhension/reconstruction » (63). Cette approche ne signifie cependant pas que le locuteur profane ou le linguiste interprète sont désarmés dans le cas d'observables n'appartenant pas à des échanges dialogaux. Kerbrat-Orecchioni rappelle que tout locuteur possède un arsenal interprétatif composé de « la connaissance des règles lexicales, morpho-syntaxiques, pragmatiques et conversationnelles », constitutif de la langue, des maximes conversationnelles ou des préceptes du *face-work* et des règles inhérentes au genre discursif concerné (65). Le contexte culturel et idéologique hétérogène des auditoires est aussi à prendre en compte car il régule, entre autres, le rapport des médias à leurs auditoires et celui des hommes politiques aux électeurs potentiels qu'ils cherchent à persuader. Mais si interaction dialogale il y a, le travail d'interprétation consiste pour l'interprétant-participant comme pour l'interprétant-analyste, à tenter de « reconstituer ce que l'émetteur a voulu dire » (68). L'analyste remplit alors la fonction d'« archi-interprétant ». Ceci implique qu'il se mette à l'écoute de toutes les voix qui se font entendre. Il a, à chaque étape de sa description, des décisions à prendre concernant ce que les voix de l'émetteur et du récepteur ont « voulu dire » (69-70 ; v. l'analyse interprétative du débat présidentiel Royal/Sarkozy). Le bilan de l'article propose une synthèse des conditions requises pour que l'interprétation proposée par l'analyste soit recevable, ce qui confirme la pertinence de la fonction de juge « hypercritique » attribuée dans la Nouvelle Rhétorique à l'Autre du discours (qu'il soit scientifique ou profane) et la centralité de la question de la validité. Cette synthèse comprend les points suivants : a) définir le plus précisément possible la nature et la source des observables, b) tenter de reconstituer les « ressources

interprétatives » possédées par les différents participants au moment de l'« événement interprétatif », c) appliquer ces ressources aux données afin de reconstituer les « interprétations vraisemblablement extraites par les participants eux-mêmes », d) distinguer différents niveaux de signification se situant en un « lieu flottant » entre deux extrêmes aussi problématiques l'un que l'autre aux yeux de l'auteure : le fait de ne prendre en compte que les contenus explicites, et de l'autre, le fait de se livrer à des « décryptages de type quasiment psychanalytique ». Elle n'invalide pas ce type d'interprétation, mais invite l'interprète à justifier et hiérarchiser rigoureusement les niveaux successifs de ses interprétations et donc à « incorporer à l'analyse le degré d'évidence des interprétations proposées » (73). En résumé, si Kerbrat-Orecchioni admet qu'il peut y avoir une certaine pluralité des interprétations, c'est à condition que leur choix soit contraint par ces garde-fous que sont les diverses composantes de la matière signifiante (76), composantes qui ne sont ni transparentes – et donc directement accessibles – ni irréductiblement opaques.

- 12 Le sémioticien Jacques Fontanille rappelle que la question de l'interprétation occupe une place centrale dans la réflexion sémiotique, mais l'aborde dans cet article en tant que critère de distinction entre les différents paradigmes théoriques de sa discipline. L'objet de sa contribution n'est donc pas uniquement l'interprétant, mais en fait le processus entier de la sémiose. La contribution propose, tout d'abord, à cette fin, un état des lieux recensant les prises de position défendues dans les travaux de Pierce, Eco, Saussure, Hjelmslev, Rastier et Greimas. Ce recensement est à l'origine de l'agencement de l'ensemble de l'article qui comprend les trois étapes suivantes : a) La distinction entre interprétation et construction du sens, b) la praxis énonciative ou analyse de la distinction entre analyse et interprétation et c) la description de la pratique interprétative et l'évocation des responsabilités de l'interprète. L'auteur formule l'hypothèse que « l'interprétation est une déviation spécifique, à partir du processus de construction de la signification » (83). Il ne peut pas y avoir de ce fait d'interprétation sans expression publique ; « on ne peut pas ainsi parler d'interprétation si le musicien se contente de la transposition mentale de la partition qu'il est en train de lire... » (84). La pratique interprétative « *schématise, mémorise et transmet* une version *spécifique* de la signification d'une autre énonciation » (89, je souligne) ; c'est une pièce ajoutée à un édifice toujours tourné vers de futures interactions (90). Se pose alors nécessairement pour l'interprète la question de l'acte d'assumer son interprétation, qui peut être plus ou moins fort : c'est ainsi que des interprétations peuvent s'afficher ostensiblement comme des « inventions » autonomes, ou tenter de faire oublier la transposition. La pratique interprétative peut donc explorer toutes les variantes des tensions rhétoriques « entre responsabilité et irresponsabilité, engagement ou désengagement, nouvelle création ou fidèle neutralité » (91).
- 13 La contribution de Marianne Doury problématise la question de « l'interprétation de l'argumentation » et de ses « écueils ». Interprétation, exégèse et herméneutique y sont envisagées, avec Plantin, comme des « *arts de comprendre* des données textuelles complexes ». L'interprète d'un texte argumentatif se doit certes de s'appuyer sur le sens des mots, sur leur agencement syntaxique, sur l'organisation énonciative du texte, sur une « connaissance de la situation d'énonciation, de l'interdiscours et du monde », mais il doit aussi s'interroger sur l'intention du locuteur, soit sur la conclusion qu'il cherche à étayer, sur les techniques mises en œuvre pour tenter de soustraire l'argumentaire à la contestation. L'interprétation de données argumentatives, comme toute interprétation, est une activité normée dont les principes garantissent la

légitimité (97-98). L'auteure cite alors six des principes les plus généraux : 1) le texte communique davantage que ce que les énoncés signifient, 2) interpréter, c'est alors « identifier l'orientation argumentative » globale, 3) considérer que « le régime de cohérence principal du texte est argumentatif », 4) le choix entre plusieurs interprétations possibles dépendra de celle qui « génère l'argumentation la plus sensée/plausible ». Là où le choix de Charaudeau consistait dans une exigence de cohérence, Doury évoque le critère de vraisemblance (98), 5) une interprétation doit toujours apporter quelque chose en plus, principe correspondant, dans les termes de Fontanille, à la « spécification » de la signification, à l'ajout rendant unique l'interprétation du pianiste, 6) l'interprétation doit s'appuyer sur des indices « explicites » (99). L'auteure propose ensuite, en guise d'illustration, une étude de cas : l'exploration des principes à l'œuvre dans l'interprétation de l'argumentation, en partant de copies d'étudiant.e.s auxquels il était demandé d'« analyser des textes argumentatifs » (99-114). Ce développement est suivi d'un retour réflexif sur les pratiques interprétatives de l'auteure qui propose certes son interprétation d'« analyste éprouvée » (114-120), mais non sans passer par l'aveu de l'existence d'« inquiétantes zones d'ombre » interprétatives (120). Son argumentaire comprend quatre des principes argumentatifs identifiés en creux à partir des erreurs commises par les étudiant.e.s : 1) le repérage de la thèse qui structure le texte, soit l'identification de la question à l'origine de sa rédaction ; 2) l'analyse du « feuilletage énonciatif du texte », qui permet d'identifier les éléments relevant du discours et du contre-discours ; 3) l'élucidation des relations proprement argumentatives qui fondent la cohérence du texte par la mise en relation des énoncés du texte avec les configurations plus générales qui définissent les types d'arguments ; 4) la notion de question critique permettant de « considérer qu'un énoncé constitue une objection à une ligne argumentative adverse » (119-120). C'est par une mise au point concernant le positionnement du chercheur en argumentation que la contribution s'achève. L'auteure attire ainsi l'attention sur le gouffre existant entre les interprétations des analystes observateurs et celles des « locuteurs engagés dans des interactions argumentatives soit dans la dynamique interactive de discours et de contre-discours ». Sa conception de l'éthique du chercheur est celle d'une analyse critique « désengagée » (120).

- 14 La contribution de Michèle Monte a pour objet l'interprétation du poème. L'auteure formule d'emblée trois questions essentielles à ses yeux : celle de la distinction entre fonction poétique et poésie, celle de la spécificité de la situation de la poésie au sein de la production littéraire et celle de la présomption de l'existence d'un « hypergenre » poétique transhistorique (127). Elle déclare vouloir les aborder du point de vue du récepteur, soit de celui qui aura à décider s'il s'agit d'un poème et qui décidera de ce fait de le lire d'une certaine façon. Elle ajoute cependant, simultanément, vouloir examiner comment « le poème lui-même contraint – plus ou moins – le lecteur à « adopter à son égard un certain type d'attitude » (127).
- 15 La première étape de l'argumentaire examine les outils conceptuels permettant de définir la poéticité (128-130), successivement définis par Marc Dominicy, Jean-Michel Adam et François Rastier. Ce que Monte déduit, en l'occurrence, de l'évocation de leurs travaux, c'est une conception graduelle de la poéticité (129) qui « prend en compte les jugements à réception des lecteurs de poésie ». Il lui devient dès lors possible d'élaborer un modèle épistémique permettant de comparer des textes entre eux sous l'angle de l'effort interprétatif qui est demandé à leurs lecteurs. Ces mêmes lecteurs peuvent s'appuyer, poursuit-elle, sur trois dimensions structurantes, les « dimensions

sémantique, esthétique et énonciative », définies dans le développement suivant (129-136). C'est le recours plus ou moins intensif à ces ressources qui détermine le « mode de réception requis par le texte pour être interprété au mieux de ses potentialités » (130). L'étude sémantique permettra d'observer la représentation du monde proposée : s'il y a d'éventuelles anomalies, elles pourront être explorées en recourant aux concepts de « rupture d'isotopie », de « pragmatique des figures » ou de discontinuité textuelle, soit de « flottement référentiel » (131). Le terme « esthétique » est emprunté à Paul Valéry afin de définir le fait que le récepteur du texte jugé poétique va être saisi à la fois « par l'univers sémantique du poème et par ce que lui suggère sa forme sensible en tant que telle ». La dimension « esthétique » réfère donc dans un poème à ce qui fait sens en vertu des « propriétés sensibles ou matérielles », phonétiques ou rythmiques du langage, indépendamment de la valeur référentielle (133). Ce que Monte vise enfin par la dimension énonciative concerne l'écart manifesté par le texte entre le contrat de communication qui lui donne naissance et la « situation d'énonciation construite par le discours lui-même » (135) où la fiction et/ou la décontextualisation jouent un rôle central. Ces textes « aspirent à une autonomie (énonciative) qui fait partie de leur interprétation » (136). La troisième partie de l'argumentaire est consacrée à l'application et à l'illustration du cadre théorique (137-147). Il s'agit du parcours interprétatif de trois poèmes lyriques très différents par l'époque et le thème. L'enjeu de ce parcours est de montrer comment chaque dimension peut intervenir dans l'interprétation et comment elles interagissent entre elles (137). La quatrième et dernière partie, « Analyse multidimensionnelle et interprétation » sert en fait de conclusion (147-150). Elle rappelle les principaux acquis épistémiques suivants : l'analyse de chacune des trois dimensions, mais aussi de leurs interactions permet de comprendre les réactions des lecteurs selon « l'image que chacun se fait de la poéticité » : l'un valorisera la contribution de la dimension esthétique, l'autre la dimension énonciative à l'aune du lyrisme ou de l'ironie ou encore de l'effacement énonciatif du locuteur ou de l'absence de sollicitation de l'intervention de l'Autre. Celui qu'attire l'originalité sémantique « se détournera des poèmes trop explicites ». La démarche suivie par Monte abonde dans le sens de Fontanille lorsqu'il rompt avec d'autres modèles où « le processus interprétatif est pensé comme entièrement superposable au processus sémiotique ». Les paramètres à prendre en compte dans la construction d'un modèle interprétatif seraient donc, selon Monte, les suivants : tenir compte des propriétés de l'objet linguistique spécifique pour lequel il est conçu, permettre de comparer cet objet à d'autres objets avec lesquels il partage tout un ensemble de caractéristiques (148-149). La logique de ce type de comparaison est due au fait que les trois dimensions définies au début du chapitre sont en fait constitutives de tout énoncé. Si la dimension sémantique aborde le sens tel que le texte le dit, les deux autres dimensions - esthétique et énonciative - « font prendre en compte un sens montré » par le choix du dispositif énonciatif et par le « travail sur la dimension matérielle du langage » (*ibid.*). Parfaire l'interprétation consisterait alors à montrer en quoi ces deux dimensions renforcent, relativisent ou infléchissent la première.

- 16 L'article de Richard Trim propose aux interprètes de la métaphore littéraire un angle d'attaque contrastif qui a pour objet « l'influence de la morphologie ». L'étude se situe ainsi dans le courant épistémique de la thèse selon laquelle les structures de la langue influencent la pensée humaine. Sa problématique concerne le rôle de la morphosyntaxe « par rapport aux mots composés et aux images cognitives » qu'ils font surgir (159-163).

En adoptant une approche contrastive, souligne l'auteur, il apparaît que la structure des composés (voir l'analyse des « paroles aigres-douces », 157) impose des connotations variées selon la langue en question. Une telle observation est confirmée par le processus de la traduction : « les sens et les connotations au niveau de la sémantique lexicale peuvent varier selon les langues » (155-157) ; les différences morphosyntaxiques entre les langues peuvent déterminer le degré et l'« étendue de l'interprétation » (169). Trim illustre son propos dans un développement consacré à l'interprétation des adjectifs métaphoriques composés de D.H. Lawrence. L'article argumente donc à rebours des idées reçues concernant la dissociation des fonctions de la syntaxe et de la sémantique et tente de prouver *a contrario* que la « morphosyntaxe joue un rôle dans la création des images doubles au sein des métaphores composées et, par conséquent, dans leur interprétation » (168).

- 17 La contribution de Philippe Monneret traite de la critique des conceptions dites maximalistes de l'interprétation. L'auteur s'emploie, dans la totalité de son intervention, à démontrer que l'assimilation des notions de signification et d'interprétation est éminemment discutable. Celle-ci n'est, à ses yeux, ni un avatar particulier et original des processus de sémiose, ni le résultat des calculs de la signification, mais une option à distinguer radicalement du « cas très ordinaire de la compréhension *sans interprétation* » (171). Il serait en fait nécessaire, à ses yeux, de restreindre l'usage de cette notion aux seuls cas où « la compréhension d'un énoncé est entravée et problématique » (172). Son positionnement est issu d'une perspective particulière en sciences du langage, celle d'une linguistique qualifiée de théorique et d'analogique (173), pleinement consciente cependant du fait que la question de l'interprétation se pose également dans d'autres domaines. Leur dénominateur commun serait leur intérêt pour le « thème » du langage (*ibid.*). Linguistique théorique réfère, selon lui, à trois approches distinctes : cognitive, sémiotique et logique, dont l'auteur ne mettra en œuvre que la première. Il s'agit de s'attacher alors aux « contreparties linguistiques de processus cognitifs non spécifiquement linguistiques : l'analogie et la synthèse » (175-179). Les principales fonctions linguistiques de l'analogie seront : « la fonction catégorisatrice », « la fonction régularisatrice » ayant pour but de systématiser les paradigmes, « la fonction iconique » permettant à un signe de gagner en efficience cognitive, la « fonction figurative » à l'origine des effets d'image produits par des configurations linguistiques comme les métaphores, la « fonction argumentative » et la « fonction paraphrastique » qui assure les paraphrases intralinguistiques et interlinguistiques (179). C'est à partir de ces fonctions de l'analogie que l'auteur va examiner la question de la compréhension sans interprétation. Une partie des fonctions recensées va lui permettre de justifier sa thèse concernant des énoncés prototypiques : « Alice est une amie », « il dort » - qui ne sollicitent que la compréhension de l'interlocuteur. On est donc fort loin de la théorie ducrotienne de l'argumentation dans la langue où la dimension informationnelle du système du langage est subordonnée en permanence à une fonction argumentative dominante. La décontextualisation de ces énoncés permet certes de valider cette interprétation, mais que deviendrait-elle dans 'Alice est une amie, elle ne me trahira pas' - ou 'il dort : on peut le laisser seul et retourner au salon' ? Autre preuve permettant de dissocier interprétation et compréhension : les cas où le locuteur recourt à une qualification sans pour autant être en mesure de la justifier, ce qui indiquerait, selon Monneret, l'existence d'une caractéristique négative de l'interprétation : « il n'y a pas d'interprétation sans justification » (182). La métaphore

n'échappe pas à cette démonstration. L'auteur considère en effet, contrairement aux rhétoriciens ou aux linguistes affirmant que son sens intentionnel n'est pas donné par le locuteur, mais relégué dans l'implicite et soumis de ce fait à la construction de l'énonciataire-interprète, que ce trope peut parfaitement être, en poésie, l'objet d'une compréhension directe et immédiate. Il reçoit un discours et des images, laisse libre cours à sa sensibilité plutôt qu'à sa raison ; d'où une nouvelle caractéristique négative de l'interprétation : il n'y a pas d'interprétation sans distanciation. La compréhension ne serait plus alors affaire d'entendement, mais d'émotion fusionnelle et le langage serait soudain devenu si transparent qu'il ne constituerait plus une structure médiatrice arbitraire entre les mots et les choses. La fonction argumentative de l'analogie est illustrée, quant à elle, par l'énoncé « holocauste animal ». Comprendre cette expression peut signifier, affirme l'auteur, ou bien que « l'on adhère à l'analogie qu'elle véhicule » ou bien que « l'on comprend qu'il s'agit d'une argumentation par analogie » manifestant peut-être une tentative de manipulation (183). Dans le premier cas, « on peut douter qu'il s'agisse d'une interprétation » : si j'accepte comme une évidence l'équation le sort des animaux = celui des victimes de la *shoah*, « j'adhère au slogan », soit je ne l'interprète pas : l'auteur semble assimiler ici ne pas interpréter et adhérer sans réserve, soit s'abstenir de tout acte d'évaluation. On peut se demander ce qu'est devenue ici la fonction cognitive impartiale de la compréhension, considérée par de nombreux rhétoriciens comme une étape heuristique préalable, nécessaire à la décision rationnelle ultérieure et à un passage à l'action en connaissance de cause. Les discours lexicographiques veillent pourtant eux-mêmes à dissocier rigoureusement compréhension cognitive/entendement et compréhension, identification, accord, proximité affective... L'auteur assimile ici la compréhension/intellection à un type d'adhésion axiologique et émotionnel : adhérer sans réserve correspondrait à comprendre/admettre, et « tenir le slogan à distance » (183) tiendrait lieu d'interprétation subjective dévalorisante. La compréhension sans interprétation évaluative est ici inexistante et Monneret contribue donc, lui-même, *a contrario*, à la validation de l'argument des interactions inéluctables de l'interprétation et de la compréhension. Cela dit, l'intérêt de cette contribution est d'avoir pris pour objet les conditions de possibilité de l'interprétation et d'avoir essayé de proposer une distinction conceptuelle entre deux formes de la compréhension linguistique : « compréhension avec interprétation et compréhension sans interprétation » (193).

- 18 Esme Winter-Froemel analyse les phénomènes d'ambiguïté en synchronie et diachronie lexicales qui ne sont pas liés au concept de malentendu. Il existe en effet, rappelle l'auteur, des cas où l'on « constate des divergences entre l'interprétation de l'émetteur et celle du récepteur » sans qu'elles soient dues à un problème de communication (197). La perspective adoptée est sémiotique ; elle a pour objet l'étude du « rôle des interlocuteurs, les aspects sémantiques et pragmatiques des divergences interprétatives et leur évolution diachronique » (*ibid.*). L'article veille cependant à recenser et à définir simultanément les phénomènes d'ambiguïté dans une perspective interdisciplinaire (202-203), et propose de ce fait la description sémiotique et sémantique de l'ambiguïté, une description interactionnelle et énonciative, puis une approche diachronique des résultats de l'investigation. Cette étape préliminaire conduit Winter-Froemel à l'analyse de six cas de figure où des « divergences interprétatives se manifestent dans la communication, mais en se réalisant chaque fois de manière nettement différente » (209-226). L'argumentaire recense et analyse alors les types et causes de malentendus suivants : le cas de la « non-compréhension où

l'interlocuteur ne parvient pas, d'emblée, à trouver d'interprétation cohérente du message » (ce point abonde dans le sens de Kerbrat-Orecchioni selon laquelle la compréhension résulte d'une opération d'interprétation préalable), les malentendus classiques ou « accidents communicationnels », puis « stratégiques », le cas de l'ironie puis celui de la politesse verbale et enfin celui de « la réanalyse », que l'auteur invite à considérer comme un malentendu inaperçu. Sa démonstration s'achève par un développement explorant l'« évolution diachronique des divergences interprétatives ». L'article identifie au terme du recensement de douze paramètres six cas de figure emblématiques de l'ambiguïté, dans un cadre unifié justifiant leur spécificité dans une perspective synchronique et diachronique.

- 19 La contribution de Georges Kleiber, « Stabilité sémantique et variation interprétative », a pour objet un débat de sémantique lexicale. Si personne ne nie qu'il puisse y avoir des interprétations différentes, des divergences se manifestent lorsqu'il s'agit de leur donner un statut : certains y voient des faits de polysémie, d'autres privilégient au contraire la « stabilité sémantique du lexème concerné ». L'article est essentiellement consacré au second versant : celui de la variation interprétative non polysémique. Les variations interprétatives envisagées ne constitueront donc pas un changement de sens lexical (233). Le parcours comprend trois temps : a) la confrontation des notions de polysémie et de sens multiple, b) et c), soit la présentation et la discussion de deux grands types de variations interprétatives lexicales non sémantiques. Cela permettra à l'auteur, chemin faisant, de mettre en évidence les « principaux mécanismes qui président à la genèse de l'interprétation des unités lexicales » (234). Le premier point de la démonstration aboutit à une synthèse en dix points concernant les « notions de variation interprétative et de sens multiple appliquées à une unité lexicale » (237-238). Le second développement justifie la thèse suivante : « il n'y a pas toujours changement de sens, lorsqu'il y a changement de référent » (238-245). La démonstration y est divisée en trois développements : l'auteur distingue entre « sens général, indéterminé (le vague) et sens multiple », puis il démontre comment l'on fait porter à l'unité lexicale le poids sémantique ou référentiel de l'expression dont elle est un constituant et enfin il traite le cas des variations « supralexicales ». La troisième et dernière partie de l'argumentaire justifie la thèse selon laquelle il n'y a pas toujours changement de référent lorsqu'il y a variation interprétative, et se prononce contre la thèse de la « démultiplication référentielle » (245-251). Le rapport au référent joue donc un rôle essentiel dans cette exploration de la sémantique lexicale où l'auteur nous invite à distinguer entre polysémie, variation référentielle et variation interprétative non polysémique, accompagnée ou non d'un changement de référent. Dans ce dernier cas, la variation interprétative observée s'explique, déclare Kleiber, par un principe sémiotique plus général, celui de la « métonymie » (251). Le rappel épistémique de l'importance cruciale à accorder aux rapports entre les notions de lexème et de référent est lourd de sens à l'ère des *fake news* et des « post-vérités ».
- 20 Cet ouvrage collectif réunissant des représentants de divers courants actuels des sciences du langage contribue à clarifier et à complexifier les définitions de la notion d'interprétation et les modalités de sa mise en œuvre. Tout lecteur en quête de normes, de méthodes et de principes interprétatifs y trouvera des questionnements, des synthèses épistémiques et des illustrations qui se veulent cohérents et opératoires, mais qui tracent aussi les contours de zones d'ombre où règnent encore bien des incertitudes. Tout interprète profane ou scientifique y est donc confronté, comme le soulignent plusieurs des auteurs, à la question de la responsabilité de l'analyste acteur

et/ou observateur. Ce dernier a à assumer la nécessité de justifier le choix de positionnements critiques qui dissocient la compréhension de l'interprétation ou les associent, mais en n'attribuant pas nécessairement la fonction de condition préalable ou de résultat à la même et unique notion.

BIBLIOGRAPHY

Charaudeau, Patrick & Dominique Maingueneau (éds). 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours* (Paris : Seuil)

Gadet, Françoise. 2004 : 1. « Mais que font les sociolinguistes ?, *Langage et société* 107, 85-94

Maingueneau, Dominique. 2012. « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation et Analyse du Discours* 9, <http://journals.openedition.org/aad/1354>

Sablayrolles, Jean-François, Christine Jacquet-Pfau & Jean Pruvost. 2005. *Mais que font les linguistes ? : les sciences du langage, vingt ans après* (Paris : L'Harmattan)

AUTHORS

ROSELYNE KOREN

Université Bar-Ilan